

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

HISTOIRE DE LA PETITE MARIE (1)

Un jour, en traversant une épaisse forêt, j'entendis un faible gémissement ; je me dirigeai du côté d'où venait la voix et je trouvai une jeune enfant âgée à peine de sept ans, ayant déjà les pieds et les doigts gelés, elle était étendue sur la neige au pied d'un arbre couvert de glaçons.

Emu à cet aspect navrant, je pris la pauvre petite créature dans mes bras, je la réchauffai et je lui demandai qui l'avait laissée-là. Elle me répondit : « Mon père et ma mère moururent l'an passé, mes parents depuis ont eu soin de moi, mais hier ils m'ont amenée ici, et ils m'ont dit : « Tu es une petite fille, tu ne chasses pas, tu ne pêches pas, tu es donc bonne à rien, nous allons te laisser là, dans peu de jours tu seras morte et tu ne souffriras plus. »

Non, tu ne mourras pas, m'écriai-je : O Marie, prenez pitié de cette innocente enfant. Je m'empressai d'allumer du feu ; après quelques heures de soins, la petite sentit ses forces revenir, ses pieds et ses doigts se dégelèrent et je pus la conduire jusqu'à Athabaska. Ma maison était bien pauvre, mais je pus cependant y recevoir l'orpheline ; quand elle fut revenue à la santé je l'instruisis et je la baptisai : elle reçut le nom de Marie.

Cette enfant fut cause plus tard d'une de mes plus grandes douleurs, écoutez son histoire.

C'était une bonne et douce nature ; tout charmait dans cette naïve enfant des déserts, son sourire expressif, sa joie enfantine, son angélique piété... bientôt elle était devenue l'ange visible de la

(1) Nous devons ce récit inédit, croyons-nous, à l'obligeance d'une religieuse des Reves Sours Grises, qui l'a extrait des "mémoires" de Mgr Faraud.

maison. Elle n'avait pas encore huit ans, mais son intelligence avait devancé son âge. La petite Marie vivait donc bien heureuse ; une crainte pourtant troublait sa joie, elle me disait souvent : « N'est-ce pas, mon Père, que vous ne me renverrez plus dans les bois, que vous me garderez toujours ? » Ces paroles m'attristaient, sachant que je ne pouvais la garder longtemps. En effet, pouvais-je laisser la pauvre enfant seule dans ma maison quand je partirais pour un voyage. Je pouvais encore moins la conduire avec moi. Cette pensée me jetait dans une pénible perplexité.

Un jour il m'arriva un sauvage suivi de sa femme ; tous deux me demandèrent de les instruire. Je les gardai quelques jours, et quand ils furent sur le point de partir, je leur dis : « Revenez à la saison prochaine, je serai de retour de mon voyage et si vous êtes encore dans les mêmes dispositions, je vous baptiserai : « Nous te promettons de revenir, me répondirent-ils. » Alors je leur dis : Puisque vous me promettez de revenir, je le crois, et si vous me promettiez aussi d'avoir bien soin de ma petite Marie, je vous la confierai ; vous n'avez point d'enfant, elle sera la vôtre, elle est chrétienne, vous deviendrez chrétiens aussi. Le Puissant-Bon vous en récompensera, et moi, je vous promets de vous donner beaucoup quand vous reviendrez. » Le mari et la femme se consultèrent, puis me dirent qu'ils acceptaient. « Me promettez-vous de m'amener la petite Marie chaque printemps ? » Nous te le promettons. D'en prendre bien soin ?—Nous te le promettons.—« Eh bien, je vous confierai mon enfant, mais sachez que ce n'est pas seulement moi qui vous charge de ce dépôt sacré, c'est aussi Dieu le Père qui vous regardera du haut du Ciel et qui vous punira si vous faites subir à la petite Marie le moindre mauvais traitement, et si vous ne tenez pas votre promesse de me l'amener à Athabaska chaque printemps. »

Alors j'appelai l'orpheline, elle arriva toute joyeuse en courant : « Me voilà, Père, me voilà, que vous faut-il ?— Que fais-tu ? lui dis-je en souriant, tu es toute essoufflée ? — Père, je jouais. — Bien, assieds-toi, j'ai à te parler. » Elle s'assied pensive, on eût dit qu'elle comprenait déjà. J'hésitai. « Ecoute, mon enfant, lui dis-je enfin, tu sais, je vais partir pour un long voyage. » A ces mots un voile de tristesse assombrit ce front naguère si radieux. « Tu sais que je ne puis te laisser seule dans cette maison où tu mourrais de faim ; voici une bonne famille qui va t'amener avec elle et me rem-

placer auprès de toi. » A ces mots, l'orpheline pleura : « Je veux rester avec toi, je veux rester avec toi, je ne veux point te quitter, me dit-elle en sanglotant ; O mon Père, ô mon bon Père, ne me renvoie pas au milieu des déserts. » La pauvre Marie s'était jetée à mes genoux : je la résonnai, je tâchais de lui faire comprendre la nécessité où j'étais de me séparer d'elle. Mais ses larmes ne tarissaient pas ; hélas ! elle avait le pressentiment du sort qui l'attendait. Si j'avais osé moi-même donner un libre cours à ma douleur que de larmes aussi, j'aurais répandues sur le front pur de cette enfant ! Le lendemain, j'embrassai une dernière fois la pauvre petite Marie, je lui donnai son chapelet, sa croix, une image de la Sainte Vierge, puis je la vis partir. Du haut de mon rocher, je la suivis longtemps des yeux, plusieurs fois je la vis se retourner et agiter ses petites mains comme pour me dire un éternel adieu. Mon voyage dura trois mois ; à mon retour, je trouvai la maison bien vide, l'ange qui l'égayait n'était plus là. Mais j'étais heureux de penser qu'elle était bien soignée et que j'allais la revoir au printemps.

Hélas ! le printemps arriva, et la famille à laquelle je l'avais confiée ne parut point. Ils me l'amèneront à l'automne, pensais-je. L'automne vint et d'autres chasseurs arrivèrent, mais mon enfant ne parut point encore. Alors, l'inquiétude, une inquiétude sérieuse s'empara de mon esprit ; vainement j'interrogeai les chasseurs, nul ne put rien m'apprendre. Je résolus alors d'aller à la recherche de la famille crise à laquelle j'ava'is confié mon enfant. Je savais à peu près où elle devait habiter. L'été venu, je partis : c'était à l'époque de la pêche, je supposais trouver leur loge au bord d'un lac ou d'une rivière.

Depuis sept jours, j'explorais le pays ; je commençais à désespérer, lorsqu'un soir, non loin d'une rivière où des tentes étaient dressées, j'aperçus une sauvagesse qui ramassait du bois, je m'approche, ô surprise ! c'est celle à laquelle j'avais confié Marie. A ma vue la sauvagesse se troubla. — « Où est ma fille, lui dis-je ? et pourquoi n'avez-vous pas tenu votre parole ? — Père, me répondit-elle, elle est morte. » — Morte ? Où ? Quand ? Comment ? — Elle est morte le printemps dernier, reprit la sauvagesse en tremblant. — Où est ta tente ? — Là bas au bord de la rivière. — Où est ton mari ? A la pêche. — Et tu dis que ma fille est morte ? — Oui Père. Tu mens, m'écriai-je, dominé par un horrible pressentiment, dis-moi la vérité, qu'est devenue la petite Marie ? — Père, répondit

alors la sauvagesse, l'hiver a été mauvais, nous n'avions plus de viande, plus de poisson ; la pauvre petite était bien maigre, elle allait mourir, mon mari et moi nous avions faim..... alors nous l'avons mangée..... Je n'eus pas la force de maudire cette malheureuse, j'étais anéanti. "O mon Dieu ! m'écriai-je enfin, pardonnez-leur, pardonnez-moi"..... La sauvagesse avait fui

MGR FARAUD.

ANDRÉ BRAVE-TOUT

III

Rien au monde ne porte bonheur comme une bonne action qui se revêt surtout du cachet de la piété filiale. Le retour d'André au pays rapporta le bonheur et la prospérité au sein de sa famille si cruellement éprouvée : le jour même de son départ pour Toulon, où il se rendait afin de s'engager comme matelot en remplacement de son frère, soumis à la loi de la conscription, le père Ramband succédant au maître d'école récemment décédé, entra dans l'exercice de ses fonctions. Cette modeste dignité devait améliorer sa position modifiée déjà par l'offre généreuse d'une somme de cinq cents francs prélevée sur les économies de son fils André. Celui-ci, heureux et plus fier d'avoir été le sauveur de sa famille que de *la bonne note* qu'il portait sur sa poitrine, signa son engagement de matelot et fut désigné pour faire partie de l'escadre française ralliée sous les murs de Sébastopol ; comme tous ses camarades, il fit bravement son devoir et se signala dans toutes les positions difficiles par un sang-froid constamment au niveau de son courage.

Tandis que, dans les tranchées où la marine avait été conviée à jouer un rôle actif, il soutenait dignement l'honneur du pavillon français arboré sur la terre ferme, sa bonne mère, complètement rétablie, priait pour lui ; Georges devenu le bras droit de la famille fertilisait de ses sueurs la moisson des champs, et son père, adoré des gens du village, se faisait la gazette des

événements du jour. Chaque soir, dans un cabaret pompeusement illustré du nom de *Café d'Orient*, il se réunissait aux autorités du pays. Là, devant M. le maire, devant le marguillier et le vétérinaire, au milieu d'un groupe d'agriculteurs, dont la blouse bleue faisait contraste à l'uniforme de quelques jeunes soldats en congé, il lisait, avec accentuation, le journal qui mentionnait les exploits de notre vaillante armée. Ces lectures écoutées avec une attention recueillie par ces natures simples et si patriotiques des montagnes du Dauphiné, étaient colorées par la fumée des pipes allumées à la cendre chaude du foyer et arrosées par le gros vin bleu du crû. Un escabeau boiteux ou le bout d'un banc en bois de noyer, poli par le frottement des pantalons de velours, servait de chaire au lecteur, dont les récits étaient toujours accompagnés de salutaires réflexions. Un soir, la réunion au café d'Orient était plus nombreuse que de coutume : les gros bonnets du pays s'y étaient rendus pour fêter l'arrivée du zouave, revenu au pays pour cause de convalescence, et pour assister à la lecture d'une lettre que M. le curé venait de recevoir du théâtre de la guerre : tous les habitués du café, le père Rambaud lui-même, en ignoraient le contenu ; aussi aurait-on entendu le vol d'une mouche, lorsque le maître d'école, prenant ses lunettes, commença ainsi la lecture impatientement désirée :

“Monsieur le curé,

“ Je viens d'assister à une bataille qui, de l'avis des anciens, a rappelé les plus beaux jours de l'Empire. La victoire d'Inkermann n'a rien à envier aux gloires d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram. De part et d'autre l'on s'est battu avec un acharnement digne des demi-dieux dont vous m'avez raconté l'histoire quand vous m'appreniez à lire le grec dans Homère ; il faudrait une plume de Tite-Live pour raconter la série des actes héroïques qui ont signalé cette sanglante journée. L'on s'est battu corps à corps à l'arme blanche, avec des blocs de rochers même, comme les héros de l'Iliade. J'ai vu des fossés

pleins de sang et des collines de cadavres. Le Russe a été magnifique, l'Anglais sublime, le Français a vaincu. La France sera contente de nous... Le Dauphiné n'aura pas à se plaindre de ses enfants, car les *pays* se sont comportés comme de vrais lions. François Monfonilloux a sauvé la vie à son capitaine, Pierre Desiles a sauvé la vie à Monfonilloux, Déjardin a reçu la médaille militaire sur le terrain même, mais celui *de chez nous* qui s'est le plus distingué, c'est...c'est... "oh! mon Dieu que vois-je, s'écria le père Rambaud, en suspendant sa lecture! le nom de mon fils; mon Dieu, soyez béni!" Mais accoutumé à maîtriser son émotion, il continua: c'est André Rambaud, dit Brave-Tout: surpris avec une soixantaine d'hommes dans une tranchée où il était de service depuis dix heures, attaqué par deux cents Russes, repoussé d'abord, mais revenant à la charge, il a puissamment concouru à sauver sa batterie prise et reprise deux fois... toujours au poste le plus périlleux il a fait prisonnier de sa propre main l'officier supérieur qui commandait la colonne ennemie. On raconte à ce sujet une chose tellement merveilleuse, qu'en raison de son invraisemblance je n'ose vous la mentionner. Jérôme Patourel a été tué par un boulet de canon... les camarades me chargent de vous prier de dire une messe pour le repos de son âme. Nous nous chargeons de le venger crânement. C'est dans cette espérance que je suis, monsieur le curé,

Votre ancien servent de Messe, et à cette heure servent une batterie dont les ennemis pourraient vous dire des nouvelles s'ils savaient écrire le français.

"Antoine Sirant."

Le père Rambaud eut à peine achevé cette lettre, que se dérobant aux félicitations de ses auditeurs, il courut annoncer à sa famille les nouveaux exploits d'André. Presque tous les habitués du café d'Orient se grisèrent ce soir-là en buvant patriotiquement à la santé des braves d'Inkermann; un seul, parmi eux, resta sobre par le dépit d'avoir manqué une si belle fête que celle de la bataille. Ce fut le zouave enviant presque les horions reçus et donnés par ses frères d'armes.

La joie de la famille Rambaud fut singulièrement surexcitée par la réticence d'Antoine Sirant à l'endroit d'André : que pouvait être la chose merveilleuse, qu'en raison de son invraisemblance, il ne voulait point mentionner ? Dans l'état des choses, c'était un problème difficile à résoudre... une énigme qui aurait défié la sagacité d'Œdipe. — La famille Rambaud, après en avoir cherché vainement le mot, laissa sagement au temps le soin de l'expliquer. Le temps ne se fit pas attendre.

IV

Un jour, à la fin de décembre 1855, un étranger de distinction se présenta à la porte de la maison Rambaud, et demanda à parler confidentiellement au chef de la famille : le père Rambaud l'introduisit aussitôt dans la salle à manger, la seule pièce qui fût vigoureusement chauffée..., puis l'ayant prié de s'asseoir dans un fauteuil qui avait dû servir à son grand-père, il lui demanda l'objet de sa visite.

« Je suis venu vous voir, Monsieur, lui répondit l'étranger, pour deux motifs ; le premier, pour serrer la main du père d'un homme de cœur ; le second pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance.

Dans le premier cas, soyez le bienvenu ; monsieur, répliqua le père Rambaud, ma main sera fière de serrer la main d'une personne qui parle au cœur du père en honorant ainsi le nom du fils.

— Dans le second cas, fit à son tour l'étranger, vous m'aidez à m'acquitter envers votre fils qui, deux fois, m'a sauvé la vie, la première fois sur la mer à bord d'un navire qui périsait corps et bien, la seconde fois, à Inkermann, où, fait prisonnier par lui-même, j'allais succomber sous les baïonnettes de ses frères d'armes. À la suite d'un échange qui vient d'être fait entre des prisonniers russes et des prisonniers français, j'ai obtenu l'autorisation de rentrer en Russie ; je n'ai pas voulu quitter le sol hospitalier de la France sans m'acquitter, je vous le répète, d'une dette que je considère comme sacrée

Voici cinquante mille francs, Monsieur, que je vous prie d'accepter pour les conserver à Monsieur votre fils. ”

Le premier mouvement du père Rambaud fut de repousser la main qui lui présentait une liasse de billets de banque, mais l'étranger insista avec tant d'éloquence et donna de si bonnes raisons, que le père Rambaud put accepter sans porter la moindre atteinte à la dignité de son fils et à la sienne propre.

Cet événement produisit une grande sensation dans le pays, où la famille d'André s'était acquis, par des vertus héréditaires, l'estime et l'affection de tous. André est toujours au service de la France, mais ses camarades transposant son surnom de Brave-Tout, ne l'appellent plus que le Tout-Brave.

A. BALLEYDIER.

FIN

“ L'ETUDIANT. ”

(Du *Recueil Littéraire*, Montréal.)

Avec sa huitième année d'existence, *l'Etudiant* s'est régénéré et dans son format et dans son programme. Il menace de devenir pour nous, jeunes, la plus intéressante revue que nous ayons et de captiver au plus haut point, tant *jeunes* que *vieux* par l'intérêt qu'il déploie.

Intérêt : je dis juste ; car il y a tout intérêt à lire cette saillante petite revue qui fait crânement son chemin depuis 7 ans, là, où tant d'autres journaux et revues ont sombré, c'est-à-dire, parmi la population franco-canadienne qui jamais ne s'est montrée friande à l'ex-cès de lecture et de science.

En dépit de tout, *l'Etudiant* a toujours tenu bon et Monsieur Baillaïrgé, son vaillant directeur, s'est assuré, pour le plaisir et l'intérêt de ses abonnés, le concours de plumes agréables autant que solides, qui déverseront dans *l'Etudiant*, en même temps qu'une bonne littérature, la science qui captive l'esprit, la religion qui char-

me le cœur, et la philosophie qui vivifie l'âme. Donc à plus d'un titre, M. Baillaigé mérite d'être encouragé dans son œuvre, et l'*Etudiant* de figurer au premier rang parmi nos collections de revues.

Et puis, l'*Etudiant* ne se contente pas de glaner ses gerbes fructueuses dans notre cher et beau Canada : chacune de ses livraisons, contient un supplément fait des *questions brûlantes* de l'étranger, surtout de la France — où elles le sont si souvent — et des discours qui sont prononcés pour la défense du catholicisme. Ainsi vous y *La question religieuse au parlement français, l'Eloge de Mgr. Freppel*, par M. Floquet président du parlement français, *L'aurore d'un Nouveau Monde*, discours du comte de Mun à la jeunesse catholique de Nantes, etc, etc.

Comme on le voit, l'*Etudiant* a fait de très solides études et il n'a pas perdu son temps pendant *son cours de sept ans*. Maintenant, qu'on le fasse voyager, de collège en collège, de couvent en couvent, et surtout de famille en famille.

GERMAIN BEAULIEU.

LE LOGIS DE KENNEL COURT

Traduit de l'anglais de Miss Amy Fowler

(Pour la Famille)

CHAPITRE I.

— “ Mais je ne sais pas trop, mon enfant, répondit le père Bernard. Je le demanderai à Madame Gillespey qui nettoie l'église. Elle doit savoir où on vend le meilleur marché. Combien avez-vous déjà ?

— “ Sept pence, mon père, répondit Robby.

— “ Je crains que ce ne soit bien peu, reprit le père Bernard. Mais pourquoi tenez-vous tant à ces vêtements ?

— “ Le père Paul nous a dit que, si nous étions bien sages à l'école, nous pourrions aller de temps en temps avec les autres enfants à la procession de la grand'messe et du salut, répondit à son tour Johnnie, après que Rob l'eut poussé par le

(bis,

coude pour lui faire comprendre que c'était bien à son tour de parler. Mais nous savions bien que nous ne le pouvions pas avec ces habits et sans bas ni souliers. ”

— “ Bien, bien ! nous verrons ce que l'on peut faire à cela, ” dit le père Bernard. Voulez-vous gagner de l'argent, si je puis vous trouver de l'ouvrage ? Il faudra être sérieux et ne pas travailler par boutades. ”

“ Oh ! oui, mon père, s'écrièrent les deux enfants à l'unisson. Vous verrez comme nous travaillerons bien ! ”

Le père Bernard leur dit, quelques jours après, qu'une dame de Jesmont avait besoin d'eux pour faire les couteaux et les chaussures tous les matins.

“ Vous aurez, ajouta-t-il, un très long trajet à faire à pied et il faut que vous soyez là à sept heures pour avoir fini votre travail et pour vous trouver ici à l'heure de l'école. Je ne vous laisserais pas faire si je ne pensais que le bon déjeuner que l'on vous donnera vous fera plus de bien que le travail ne vous fatiguera. ”

Rob et Johnnie jetèrent presque un cri au mot “ déjeuner ”, eux qui n'avaient jamais su ce que c'était que de faire plus d'un repas par jour. Encore n'était-ce qu'un gros morceau de pain sec, sauf en de rares occasions où le grand-père travaillait et ne buvait pas pendant deux ou trois semaines. Ils avaient alors du lard ou des harengs marinés. Quelquefois aussi, aux fêtes de classe, ils faisaient de délicieux festins de tartines de beurre et de gâteaux et ce qui les charmait le plus, c'était de pouvoir manger à leur appétit.

Ils promirent d'être exacts et de bien travailler tant qu'ils seraient à la tâche. Les pauvres enfants ! Ils étaient si heureux à la pensée de grossir leur petit pécule !

Le lendemain matin, ils furent bientôt levés et partis pour leur travail. Ils furent interdits en voyant la grandeur de la maison de Jesmont ; elle leur paraissait un palais à côté de celle de “ Kennel Court ”. Ils restèrent dehors sans oser sonner pendant quelques moments et presque sur le point de s'enfuir

en entendant le bruit des coups de sonnette. Enfin ils prirent leur courage à deux mains et tirèrent le cordon.

Ils furent un peu rassurés par le bon sourire de la brave cuisinière qui leur ouvrit.

—“Êtes-vous les deux petits garçons dont nous a parlé le père Bernard ?” demanda-t-elle.

—“Oui ; madame, dit Rob. La dernière fois, il nous a dit de venir ici tous les matins faire les chaussures et les couteaux.”

La cuisinière les emmena dans le lavoir et leur donna leur ouvrage. A sept heures et demie, elle les appela dans la cuisine. Rob et Johnnie ne purent se contenir plus longtemps.

“Oh ! Rob ! Oh ! Johnnie” s'écrièrent-ils à l'unisson.

Il y avait, au milieu de la pièce, une grande table pour le déjeuner des domestiques et une autre plus petite que la charitable cuisinière avait installée devant le feu pour les deux petits garçons. Et quel déjeuner pour deux enfants qui n'avaient mangé que du pain sec depuis le dernier banquet de Noël que les pères dominicains donnent tous les ans à leurs pauvres amis. Il y avait des tartines de beurre et du café et un plat couvert qui, lorsque la cuisinière eut enlevé le couvercle, offrit à leur regard du lard délicieux avec des rôties.

—Mangez, dit la cuisinière, vous avez bien gagné votre déjeuner. Je n'ai jamais vu de si bous petits diables à l'ouvrage. Pourvu au moins, que cela continue !

Les enfants ne se firent pas dire deux fois d'attaquer leur déjeuner et s'y mirent à belles dents. Après leur repas, ils travaillèrent encore un peu avant de partir pour l'école. A neuf heures moins vingt, la cuisinière entra dans le lavoir tenant à la main un paquet enveloppé dans du papier.

“ Madame m'a chargée, dit-elle, de vous donner un sandwich à la viande pour emporter à l'école. Ne vous amusez pas en route, car vous n'avez que juste le temps d'arriver à neuf heures et le père Bernard a dit que vous deviez être exacts et ne pas vous mettre en retard.”

• “ Pauvres petits enfants, ajouta-t-elle, en rentrant du dehors

humide et où tombait une pluie fine dans sa cuisine bien chauffée, après avoir fermé sur eux la porte. Ils n'ont jamais de souliers aux pieds et les voilà pourtant partis — gais comme des grillons ! ”

“ Le Père Bernard a dit à Madame Gordon que ces enfants étaient des plus pauvres de son école, dit la femme de chambre. Elle voulait d'abord leur donner des vêtements sur le champ. Mais elle a pensé qu'il vaut mieux qu'ils les gagnent par leur travail. Comme leurs père et mère sont paresseux, — cela leur apprendra à travailler pour avoir tout ce dont ils ont besoin.”

“ Elle a bien raison, dit la cuisinière. J'espère qu'ils resteront rangés et sages. Mais on ne peut jamais l'assurer, car ils ont été si mal élevés.”

Pendant ce temps-là, Rob et Johnnie couraient tout le long des rues mouillées et froides sans songer qu'ils avaient les pieds nus et des habits humides. Car ils avaient fait un bon déjeuner et n'avaient pas besoin de retourner à la maison à l'heure du dîner, car ils en avaient un bon sur eux.

“ Tu peux croire que les paquets sont gros ”, dit Johnnie.

“ Laisse-moi tâter, dit Rob en serrant le papier. Oh ! oui, ils le sont. Aussi nous allons rester à l'école pour les manger, sans revenir à la maison. Viens, John, mon brave ; il ne faut pas que nous soyons en retard.”

Le Père Bernard les rencontra à la porte de l'école.

“ Ah ! mes garçons ! Je vois à vos figures que vous aimez le travail que je vous ai procuré. Rappelez-vous ce que je vous ai dit pour vous encourager à être persévérants. Mais il faudra que vous me recausiez de tout cela plus tard, car il est maintenant l'heure d'entrer en classe.

A. GAUDEFROY.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

SITIO !

(Pour la Famille.)

Quels sont ces soupirs vagues
Qui roulent dans mon sein,
Comme roulent les vagues
Sur l'océan sans fin ?

Et cette perle ardente
Qui glisse de mes yeux
Quand ma lèvre brûlante
Murmure un chant pieux ?

C'est mon âme enchaînée
Qui s'élance vers Dieu,
Et toujours entraînée
Retombe en ce bas lieu.

C'est dans mon cœur le vide
Grandissant chaque jour,
Et qui se fait liquide
Au contact de l'amour.

O Dieu tout plein de charmes,
Objet de mes désirs,
Jésus, voyez mes larmes,
Entendez mes soupirs.

Rimouski

WILFRID.

NOUS TENONS EN VENTE :

La FAMILLE de 1891, reliée, \$1.10. Franc de port.

La FAMILLE de 1891, reliure en toile, avec lettres d'or au
dos et au recto \$1.35. Franc de port.

C'est un bon marché considérable. Profitons-en.

A ROME : PAR CI, PAR LA.

CHAPITRE TROISIÈME

Vendredi, 16 mai.—Je viens de porter chez M. Befani la première partie de mon “mémoire sur les ressources.”

Ça marche petit à petit.

J'arrive de chez le Cardinal Siméoni, où j'ai passé une demi-heure. Je lui portai trois exemplaires de mon “mémoire sur l'Union.” Les nouvelles sont bonnes. Le Saint-Père voit d'un bon ceil mes demandes, et la manière dont elles sont présentées.

La mère supérieure est toujours à Tours. J'ai reçu une lettre d'elle. Je lui ai répondu. Je vais vous copier cette réponse. Vous allez voir comme je suis gentil avec les Sœurs de par ici ; si je l'étais autant avec celles de XX, je ne me ferais pas chicaner si souvent.

“Ma révérende mère, dimanche, à 10 heures, un rayon de soleil est entré par ma porte, c'était votre lettre. Je me suis acquitté de toutes vos commissions, je regrette qu'il n'y en ait pas eu plus, cela m'aurait donné occasion de faire plaisir à plus de monde. De même que je vous ai saluée avant que vous entriez, comme Moïse, dans la solitude, ainsi je veux me trouver au pied de la montagne, lorsque vous y descendrez ; mais de grâce, n'ayez pas l'air du Moïse de St. Pierre aux liens ; il a le torse trop raide, le galbe trop fier, et le regard trop farouche. Du reste, votre peuple, pendant votre absence, ne s'est pas livré à l'idolâtrie, donc revenez toujours bonne et contente.— Vous faites bien d'amener du renfort. Les malades arrivent dru comme mouche. Si cela continue, les pensionnaires vont être obligés de s'engager comme gardes-malades. Imaginez si les pauvres *opérés* qui me tomberont entre les mains seront à plaindre. Si quand je sers à l'autel, à l'offertoire de la messe, j'oublie de donner du vin au prêtre, jugez si leur bouillon sera souvent oublié ! Oui ! j'ai gagné une image à prendre des pilules. Il paraît que j'en aurais gagné deux, si l'on m'avait mis des cataplasmes chauds comme à une *certaine mère*, et trois dans le cas de vissicatoire ! — Je connais bien peu de

nouvelles. De notre côté, chez les pensionnaires, tout le monde est bien, et... le petit chat aussi.— J'allais oublier de vous dire que je suis chapelain d'une grande institution. Comme il y a peu de choses à faire, on est d'avis que je pourrai peut-être m'acquitter de ma besogne assez bien. Seulement on craint que quelque bon soir, je ne donne la bénédiction sans ostensor ni Saint-Sacrement. La mère et le frère du Canada continuent toujours à écrire régulièrement toutes les semaines, et me chargent de compliments pour la mère et les sœurs de Rome qui gâtent de leur côté le fils, le frère et le chapelain — Priez pour celui qui se souscrit, etc, etc.

Samedi, 17 mai. — J'ai reçu à midi votre lettre du 4 mai, avec le journal *Le Monde* où il est question des *Nez*. Si un grand nez droit et chaînu est le roi des nez ; s'il indique la rectitude dans les idées et les sentiments, la vivacité dans les sensibilités, la pénétration dans l'intelligence, et l'amour de l'indépendance ; s'il donne des airs de parenté avec Shakespeare, Milton, Thomas Morus, Corneille, LaBruyère, Franklin, Bernardin de St-Pierre, Fey, Arago, et Théophile Gauthier, je me réconcilie à mon sort.

Bien plus, je sens, *deus ecce deus*, je sens la muse qui m'inspire et qui me dicte les strophes suivantes :

Amis ne riez point du nez de J. B. Proulx ;
C'est le plus bel objet de sa belle figure,
Juste, vos petits nez feraient dans tous les tr...
Trouvez m'en, pour le sien, qui seraient de mesure.

Aux beaux jours du printemps, quand les roses fleuries
De suaves parfums embaument les prairies,
En vain, je vous le jure, alors vous lui direz :
Veux-tu, cousin, veux-tu nous prêter ton gros nez ?

Je ne suis point, vois-tu de ces esprits bornés,
Vieillards toujours enfants, hommes toujours en herbe,
Dont le regard obtus, comme dit le proverbe,
Ni ne voit ni ne sent pas plus loin que leur nez.

J.-B. PROULX, Ptre.

MÉDECINE PRATIQUE

REMÈDE CONTRE LES REFROIDISSEMENTS

Des infusions de fleur de sureau, de camomille, de mélisse, de menthe, sont d'excellentes boissons pour prévenir les suites d'un refroidissement, calmer les faiblesses d'estomac, les syncopes, les rhumes, etc.

Celles de mauves gargarisées sont bonnes pour les inflammations à la gorge. On se sert aussi de ces dernières fleurs pour en faire des applications sur les parties attaquées de fluxions, douleurs, érysipèle, etc.

2 MOYENS DE GUÉRIR LES CLOUS ET LES PANARIS

On charge d'une bonne couche d'onguent napolitain, composé en parties égales de mercure et de térébenthine de Venise, un petit morceau de peau, dont on couvre le clou ou le panaris, avec une compresse en huit ou dix fois double.

On lève cet appareil tous les jours et on remet une nouvelle dose d'onguent, sans changer la peau ni la compresse. En moins de neuf à dix jours, la douleur non seulement diminue, mais la matière grossière du panaris n'est plus qu'une eau fort claire, qu'on fait sortir en perçant la peau de l'endroit malade, après quoi on continue le même pansement, jusqu'à la guérison complète.

3. REMÈDE CONTRE LES CRAMPES

La cause des crampes est presque toujours interne. Elles sont produites par une transpiration supprimée, de mauvaises digestions, des sécrétions arrêtées, des liqueurs spiritueuses, des vers, etc.

Les remèdes actifs peuvent seuls arrêter cette maladie, et celui qui jusqu'à ce jour a été employé avec le plus de succès est, sans contredit, l'alcali volatil. On en fait prendre dix ou douze gouttes dans un verre d'eau et l'on provoque les sueurs par des décoctions abondantes et très chaudes de sauge ou de cannelle, en observant la diète la plus exacte.

Il est rare que le malade ne soit pas guéri le jour même ; mais si le cas arrivait, il faudrait nécessairement avoir recours à une seconde dose d'alcali.

4. PRÉSERVATIF CONTRE LES CRAMPES

Prenez la quantité nécessaire de soufre pulvérisé pour remplir deux sachets de peau de l'étendue d'un ou deux pouces environ ; le soir en vous couchant, assujettissez ces sachets autour du col du pied au moyen de deux cordons. Les crampes disparaîtront en peu de temps.

On peut, pour la même incommodité, porter un bâton de soufre dans la poche la plus voisine de la chair.